

# Christophe Ono-dit-Biot

## Trouver refuge



folio



COLLECTION FOLIO



Christophe Ono-dit-Biot

# Trouver refuge

Gallimard

*Couverture : Monastère de Simonopetra  
à l'ouest du Mont Athos en Grèce*  
© *Andreas Giannakis / Age Fotostock / Photos 12.*

© *Éditions Gallimard, 2022.*

Christophe Ono-dit-Biot est né au Havre en 1975. Agrégé de lettres, il est l'auteur de sept romans : *Désagrégé(e)* (2000, prix Edmée de La Rochefoucauld), *Interdit à toute femme et à toute femelle* (2002), *Génération spontanée* (2004, prix de la Vocation), *Birmane* (2007, prix Interallié), *Plonger* (2013, Grand Prix de l'Académie française et prix Renaudot des lycéens), *Croire au merveilleux* (2017, prix Récamier du roman et prix littéraire des Rotary Clubs de langue française) et *Trouver refuge* (2022).



*Pour Alma, qui me rappelle ce qu'est le feu.  
Pour Hector, qui connaît l'endroit secret.*



Je vous ai mené par la main au travers des  
naufrages.

FÉNELON,  
*Les aventures de Télémaque*



Ce n'est pas beau à voir. Difficile, pourtant, de décrocher les yeux du spectacle. Car c'en est un pour les enfants qui l'ont attrapé et jeté là, sur le dur. L'animal se traîne, lançant ses tentacules sur la surface écrasée de soleil, s'y agrippant de ses ventouses. Sa grosse tête molle et trop lourde, poisseuse, verdâtre, laisse sur le sol brûlant une trace humide, aussitôt évaporée. Ses siphons s'ouvrent et se referment comme la bouche d'un vieillard qui souffle, qui souffre. Sans grâce et sans beauté, mais avec une détermination qui force le respect, il se propulse vers la seule issue possible, rassemblant ce qui lui reste d'instinct vital. On a l'impression de le voir luire dans ses yeux jaunes, barrés d'un trait noir.

Enfin, ses longs bras trouvent, comme à tâtons, l'anneau de métal, puis la corde qui retient la barque. Ils s'y enroulent, mobilisant leurs dernières forces pour faire venir la tête qui, sans son poids, fait basculer tout le corps dans l'eau. Il y a un bruit humide, celui de

l'impact, quelques ronds liquides, ensuite plus rien à part une forme fluide, rapide, fuyant sous la surface l'attention des hommes. Et la violence dont ils sont capables.

Ce poulpe, c'est moi, se dit l'homme.

Il saisit la main de sa fille, traverse la passerelle avec elle le plus calmement possible et ne respire normalement, au milieu des hommes en noir abîmés dans leur prière, que lorsque le bateau a mis une centaine de mètres entre eux et le quai écrasé de soleil. À présent, ils sont inatteignables. Ou presque.

PARTIE I

LES JOURS D'AVANT



Il ferma la porte et regagna la plage avec la bouteille d'eau. Sa femme ôta le bouchon à étrier et fit boire leur petite fille, avant de boire à son tour. Il suivit des yeux la ligne que dessinaient son front et son nez, sa bouche, son menton et son cou : un paysage qu'il ne s'était jamais lassé d'embrasser. Elle essuya ensuite ses lèvres avec son index – elle faisait cela, c'était *son* geste, il l'aimait. Il but lui aussi et posa la bouteille, vide, sur le sable, pensant à la chanson de Police, *Message in a Bottle*, que fredonnait son père quand lui n'était qu'un enfant. Il ne savait pas alors qu'il penserait à cette chanson aujourd'hui même, et qu'il la fredonnerait, lancinante peut-être, mais lui rappelant comme à tant d'autres avant lui qu'il n'était pas le seul à se sentir seul... Peut-être proposerait-il à sa fille d'écrire un message à glisser dans la bouteille. Un SOS. Mais à envoyer à qui? Il ne voulait pas être trouvé. Il ne fallait pas être trouvé. Ils étaient seuls mais seuls à trois, donc pas seuls. Il

s'allongea près de sa femme, son bassin contre le sien, caressa sa peau brune et déjà chaude de soleil. Il ferma les yeux.

« Papa, regarde ! Je fais le flamant rose. »

Il les rouvrit aussitôt.

La petite, pieds nus dans le sable mouillé, se dressait en équilibre à la lisière de l'eau sur une seule jambe, l'autre repliée. Avec ses mains, elle mimait un long bec qui claque.

« Bravo Irène ! dit-il.

— Non, pas Irène ! Je suis un flamant !

— Bravo, flamant Irène ! »

Le soleil caressait la plage et les épidermes. Et il valait mieux que le soleil caresse un peu ce matin. Qu'il y ait un peu de lumière, un peu de beau et d'espoir, un peu de bleu et d'or dans cet endroit du monde qui devait être à la hauteur de son nom : Ouranopolis, la « Ville du Ciel ». La porte d'entrée vers la Sainte Montagne, territoire interdit aux femmes – et aux femelles précisaient les textes – depuis presque mille ans. L'homme y était venu trente ans auparavant. Cherchant alors un éblouissement, un signe, quelque chose qu'il n'avait pas en magasin et qui réchaufferait son cœur froid.

Il y a trente ans. Il avait vingt ans. Il ignorait alors qu'il reviendrait au même endroit, mais avec sous ses doigts l'arrondi de l'épaule d'une femme qu'il aimait, et sous ses yeux le corps gracieux d'un enfant. Le leur.

Il les avait mis en danger. Il ne se le pardonnait pas.

En arrivant en voiture au petit matin, quelques jours auparavant, la silhouette du bateau à quai l'avait catapulté dans le passé. Parce qu'il avait vu, peints sur sa proue, les deux mots *Axion estin*. Les premiers mots d'un hymne byzantin à la Vierge, « Il est digne de te célébrer », qui baptisaient le bateau ainsi qu'une précieuse icône gardée entre les vieilles pierres d'une église millénaire, là-bas, dans cette Sainte Montagne qu'on n'atteignait que par la mer, et que par ce bateau. Ce n'était pas une île, pourtant. Mais l'accès terrestre à ce territoire sacré était barré par une épaisse forêt depuis des « temps immémoriaux », disait-on, comme s'il y avait des époques inaccessibles à la mémoire.

À l'époque, le bateau s'appelait déjà *Axion estin*. Était-ce le même, qui, grâce aux pouvoirs divins de l'endroit, avait accédé à une forme d'éternité? Ou tous les bateaux en partance pour la Sainte Montagne se transmettaient-ils ce nom, le vieux laissant sa place au jeune, afin que la continuité soit assurée comme dans ces anciennes familles où l'aîné porte le prénom du père? Il regarda sa fille et l'azur de ses yeux tirant sur le gris acier qui brillaient dans le soleil. Puis sa femme, si brune par contraste : Mina. Elle se redressa et s'assit un instant à la manière d'une danseuse qui s'échauffe – elle l'avait été, jeune – écartant les cuisses, genoux pliés ouverts

vers l'extérieur, les plantes de pied l'une contre l'autre, ses mains enserrant ses chevilles.

Il resta allongé sur le côté tandis que Mina marchait en direction de l'enfant qui, toute à son imitation du flamant rose, contemplait les vagues en s'efforçant de ne pas tomber. La mère lui donna un baiser et l'échassier redevint petite fille. Elle la prit dans ses bras et plongea son visage dans ses cheveux. Du blé fraîchement coupé, pensa-t-il. Un parfum jaune, si différent de celui de sa mère. Un parfum de soleil.

Ces images de bonheur reviendraient-elles ?

Sacha se jura que oui.

\*

Cela faisait une semaine qu'ils étaient là. Une maison grecque toute simple, inhabitée la plupart du temps, que leur prêtait D., professeure à Athènes, avec laquelle Mina avait sympathisé il y a quelques années et qui leur avait proposé de venir quand ils le voulaient. Un cube blanc niché dans une forêt d'oliviers qui dégringolaient en vagues vertes vers la mer.

Sortir de Paris avait été une expérience démente. Leurs phares trouaient la nuit, leur redonnant une perspective, le goût perdu de la liberté. L'autoroute était vide, ou presque. Les contrôles s'étaient multipliés avec l'apparition des nouvelles maladies, les guerres de moins en moins lointaines et l'afflux de « populations allogènes non désirées », selon la phraséologie

gouvernementale. Quelques camions, c'est tout, approvisionnant la capitale ou la quittant chargés de vivres pour le reste de l'Europe. Ou du moins ce qu'il en restait. Les réverbères faisaient des taches blanches sur le ruban d'asphalte et dans les flots noirs du grand fleuve que la route longeait. Hautes tours et pavillons dormaient avec leurs habitants à poings fermés, comme après une longue cuite dont on a peur de sortir.

Le défilé de plus en plus rapide des pointillés du marquage au sol, avalé par le véhicule, leur donnait l'impression d'aller à contresens, de remonter le courant. Il pensa aux saumons et à leur fantastique épopée naturelle, quittant l'océan où ils vivaient pour revenir, à la force des nageoires, à l'endroit précis de la rivière où ils étaient nés pour déposer leurs œufs en sécurité dans l'eau douce. Eux aussi la cherchaient, l'eau douce. Mais leur œuf avait déjà éclos.

« Irène dort ? » demanda-t-il.

Mina hocha la tête.

Parfois, des ours se postaient au sommet des cascades pour attraper au vol les saumons qui s'élançaient pour passer l'obstacle. Il ne voulut pas penser aux ours qui les attendraient peut-être et se concentra sur la route. Ils *tracèrent*, comme on dit, mais sans laisser de trace. Personne, en principe, ne savait où ils allaient. Sauf D., mais D. était loin... Les notes de jazz dansaient dans l'habitable avec les molécules du parfum des deux êtres qu'il aimait le plus au monde.

Ils rouleraient ainsi pendant des heures, se relayant au volant afin de pouvoir dormir et s'abandonner à la vitesse autant qu'à la confiance qu'ils avaient l'un en l'autre. Ils évitaient les grands axes et les aires d'autoroute équipées de caméras, éclusaient les thermos de café pour tenir, traversaient des forêts embrumées loin des points de passage officiels entre les États européens.

Mina tourna la tête. Leur œuf éclos – Irène, sept ans – somnolait, sa tête sur la bande de polyester de sa ceinture de sécurité. À côté d'elle, sa « boîte à histoires », turquoise avec de gros boutons jaunes. L'appareil, de la taille d'un transistor, en contenait quarante-huit. Les parents eux, n'essayaient plus de s'en raconter. Ils ne disaient rien. Ils se sauvaient, et jamais le double sens du mot n'avait été aussi vrai. Parfois – souvent – la main de l'un se posait sur la cuisse de l'autre, et réciproquement.

Sacha imaginait, vu de très haut, et de plus en plus haut, dans un gigantesque dézoom, leur véhicule, escorté par les deux pinceaux lumineux des phares, s'éloigner du nœud de vipères de la capitale, pour n'être plus qu'un point étincelant dans l'obscurité.

On croit les choses impossibles jusqu'à ce qu'elles se produisent.

\*

Au petit matin, la vue de la péninsule qu'un roi antique avait percée il y a plus de vingt-cinq siècles pour y faire passer sa flotte, isolant ce territoire pour la première fois du reste du monde, avait rasséréiné Sacha. Tout comme les infinies nuances de bleu de chaque côté de la terre, le canal ayant été comblé depuis longtemps, et plus encore la relative invisibilité de la maison, éloignée d'Ouranopolis et ses pèlerins. La Sainte Montagne en tolérait certains. À condition qu'ils montrent patte blanche.

La clef, les avait prévenus D., les attendait sous une pierre plate, à gauche de la porte. D. ne venait jamais et la maison était toujours à la disposition des amis, tout comme le vieux break Volvo dans le garage. « Ici, on sera bien », avait dit Sacha en déchargeant dans la cuisine les sacs tirés du coffre. Il s'amusa de la quantité de choses qu'ils avaient achetées. Un empiement de boîtes de conserve, petits pois et feuilles de vigne, une montagne de tomates et de fruits juteux. Des vivres pour tenir un siècle. Ou de longues vacances ? C'est le scénario qu'ils avaient vendu à Irène. La petite découvrait sa chambre avec des cris de ravissement. Grand sourire à leur attention dévoilant ses dents du bonheur... Il posa les mains sur les hanches de sa femme, l'attira vers lui et l'embrassa doucement en savourant la pulpe de ses lèvres. C'était toujours ça de pris.

« Oui, ici, on sera bien », redit-il pour s'en persuader. Elle sourit.

C'était son idée à elle. Tout était souvent son idée à elle. Même si cette idée-là était venue, pour une fois, de ses souvenirs à lui. De ses confidences, même.

\*

Un sanctuaire... Il lui en avait tellement parlé, de ce territoire interdit aux femmes et aux femelles depuis le Moyen Âge et où elle était censée ne jamais pouvoir poser un pied : la Sainte Montagne, appelée aussi le mont Athos. Une presque île de trois cents kilomètres carrés, deux fois plus longue que large, cernée par les vagues de la Méditerranée et terminée par un promontoire coiffé de neige. Semés sur ses flancs et sa croupe, une vingtaine de monastères composaient un quasi-État uni autour de la règle de l'*abaton*, autrement dit du « lieu pur », « auquel on n'accède pas ». Un principe d'inviolabilité remontant à l'empereur de Byzance qui avait offert, au XI<sup>e</sup> siècle, ce territoire aux moines afin de se racheter de ses péchés. L'ancienne règle prévalait toujours dans cette théocratie orthodoxe devenue de plus en plus autonome avec le temps, où les lois du monde ne s'appliquaient plus. On y changeait de nom pour y disparaître en tant qu'homme et renaître à l'état d'ange. Ainsi se voyaient les moines : des anges, c'est-à-dire des êtres sans désir, ayant renoncé à leur corps et à leurs pulsions, uniquement tournés

vers la lumière de Dieu comme des héliotropes vers le soleil.

Sacha avait fait leur connaissance il y a trente ans. Il en gardait une émotion intacte, et quelques liens amicaux. Mina le savait. Et quand ils avaient évoqué entre eux, à Paris, le fait qu'il faudrait peut-être un jour se préparer à partir, elle lui avait désigné la photo qui ne quittait jamais son bureau et qui le montrait, jeune et souriant, cheveux au vent sur le pont d'un bateau au milieu de ces silhouettes noires et barbues, intimidantes. Elle lui avait dit, comme on lance une idée un peu folle :

« Après tout, avec son obsession des racines chrétiennes, c'est sans doute le seul endroit qu'il sera obligé de respecter. On pourrait y être en sécurité. »

En effet, la Sainte Montagne avait survécu à tout. Aux Croisés, aux pirates, et même aux Turcs : un endroit où l'on prononce autant de fois le nom de Dieu mérite d'être protégé, avaient décrété les sultans ottomans. Les guerres, les révolutions, les crises économiques : tout était passé sans effleurer la péninsule sacrée, ou presque.

Des années après, Sacha était donc de retour ici. Il était là pour demander asile, comme on disait au Moyen Âge en empoignant l'anneau fixé au seuil des cathédrales. Là où s'arrêtait la justice des hommes.

\*

Il avait fait les démarches depuis Paris, après que Mina avait lancé cette idée qu'il avait saisie au vol et examinée à tête reposée. C'était sans doute la meilleure s'ils devaient se faire oublier. L'époque les inquiétait sérieusement, surtout depuis l'élection à la tête du pays de celui qui se faisait surnommer « Papa ». Bien sûr, ce n'était qu'une possibilité mais il était toujours utile d'assurer leurs arrières, et sans perdre de temps car les formalités étaient longues. Il présentait que cette folie pouvait avoir un sens. Qui penserait à cet endroit? Probablement personne.

Sacha avait expédié au « Bureau des pèlerins », depuis l'adresse anonyme d'un cybercafé, une copie de leurs pièces d'identité. Légèrement trafiquées, ou plus exactement masculinisées concernant Mina et Irène. Il mentait, certes, mais avait-il le choix? Et surtout, commettait-il une faute? Pas si l'on considérait, à juste titre, que la Sainte Montagne dépendait d'une autorité qui dépassait celle des hommes et de leur paperasserie. Et puis, s'il fallait sauver sa famille, tous les moyens étaient bons.

Avec un scanner, on se débrouillait très bien. Et même s'ils s'étaient vraisemblablement modernisés depuis son premier séjour, les employés du Bureau n'y verraient que du feu. Ce qui leur importait, c'était davantage la motivation spirituelle des rares visiteurs qu'ils acceptaient. Et là-dessus, Sacha était prévenu. Il rédigea la lettre de motivation, cruciale, et n'eut pas à se forcer.

Il avait gardé d'intenses souvenirs de cette expérience radicale, et un intérêt sincère pour les particularités de ce monde clos. Il prit sa plus belle plume pour convaincre son interlocuteur invisible, démontrant sa connaissance de la foi orthodoxe et convoquant son éblouissement de jeunesse. Il mentionna, aussi, deux ou trois noms qui, là-bas, avaient du poids, et contacta Syméon. Par lettre, postée à son ermitage. Cela faisait tant d'années. Même avec son ami il préféra rester dans le vague, et se contenter de dire qu'il avait fait une demande pour trois laissez-passer dont un pour un enfant, et qu'il avait besoin de lui. Mais Syméon était-il encore sur l'Athos ? Ils n'avaient pas communiqué depuis dix ans. Sa réponse lui mit du baume au cœur. À l'intérieur d'une enveloppe frappée d'un hexaptère, un ange à six ailes de feu, le moine lui faisait savoir qu'il se réjouissait de recevoir un signe de lui et qu'il appuierait la requête. Une dérogation était en effet nécessaire pour l'enfant, la péninsule sacrée n'étant pas seulement interdite aux femmes et aux femelles, mais aussi aux « imberbes », comme le spécifiait la bulle impériale byzantine qui en avait fixé les règles, toujours en vigueur. Syméon lui transmettait aussi un numéro de téléphone. Un fixe, à l'ancienne. Il prierait pour eux. Ils en auraient besoin, pensa Sacha.

\*

C'est le cœur inquiet qu'il se rendit, le lendemain de leur arrivée à Ouranopolis, au Bureau des pèlerins. Certains d'entre eux, leur sac à dos à terre, prenaient un dernier café à l'ombre des treilles. À leur côté, leurs femmes, qui rejoindraient ensuite le centre de thalasso-thérapie local pour occuper ces quelques jours de séparation, histoire de sculpter leur corps ou de le réveiller sous quelques caresses expertes pendant que leurs hommes expiaient leurs fautes. Excité par les parfums de la mer Égée qui se rappelaient à son souvenir, Sacha plongea dans le passé. Il n'y avait pas, alors, de centre de thalasso à Ouranopolis. Et dans sa vie, pas de femme, pas de petite fille. Seule la tour byzantine, dressée au XII<sup>e</sup> siècle sur le sable scintillant de la plage, était toujours campée sur ses pierres couleur caramel, comme il y a trente ans et comme elle le serait encore dans trente autres, pour prévenir la Ville du Ciel des attaques de pirates. Ceux-ci avaient juste changé de nature.

Une fois hors du vieux break Volvo de D. – Sacha préférait ne pas utiliser leur voiture, au cas où elle aurait été signalée –, il enfonça la casquette sur sa tête et prit soin de bien regarder autour de lui. Rien à signaler pour le moment. Derrière son pupitre, le type le considéra à peine. Il avait autre chose à faire : suivre un match de foot sur un écran de télévision. L'employé pivota sur son fauteuil, fouilla derrière lui dans une liasse de documents, et tendit à son interlocuteur les papiers retenus par un

trombone. Sacha remercia et sortit sans s'attarder.

C'est seulement dans la rue qu'il vérifia chaque *diamonitirion*. Ainsi nommait-on les laissez-passer aux allures de parchemin qui vous donnaient le droit de pénétrer sur le territoire sacré. Il y avait les trois autorisations et il respira, soulagé. Syméon avait bien travaillé. La solennité des caractères byzantins, le sceau avec l'aigle à deux têtes le rassurèrent. Plus que l'effigie de la Vierge, au centre du document. Celle-ci flottait, voilée de bleu, sur un nuage au-dessus d'une montagne verte baignée d'écume figurant symboliquement le mont Athos. C'était elle la patronne, ici, et de manière si absolue qu'on appelait l'endroit « Le Jardin de la Mère de Dieu ». Elle n'y acceptait aucune autre représentante de son sexe, si tant est qu'on puisse parler de sexe à propos de la Vierge. Tolérerait-elle Mina et Irène ? On la disait jalouse. Il ne rit pas de cette superstition. La singularité du lieu le contaminait.

\*

Sur le port, les policiers avaient ouvert les barrières et les camions s'ébranlaient, chargés de caisses, vers le ventre du car-ferry qui assurait la liaison vers l'Athos. Les moines et les civils suivaient à pied. Ouvriers, étudiants, repris de justice... Une faune composite aux identités vagues : sur la Sainte Montagne, tout le monde

avait la possibilité de se réinventer. Pouvait-il y avoir parmi eux des hommes de Papa, qui les auraient suivis depuis Paris? Et si on l'arrêtait, là, si près du but? Sacha baissa encore un peu la visière de sa casquette et s'en voulut de s'inquiéter, avant de se souvenir d'une autre chanson. Celle-là, ce n'est pas son père mais lui, Sacha, qui l'écoutait autrefois : « *Just because you're paranoid / Don't mean they're not after you.* » « Ce n'est pas parce que vous êtes paranoïaques qu'ils ne sont pas sur vos traces. » Trois ans après, le chanteur s'était tiré une balle dans la tête.

Dans une épicerie qui vendait des icônes et des vêtements monastiques, il acheta, en cash, deux téléphones jetables, de ces anciens modèles qu'on traçait moins bien que les téléphones dits « intelligents ». En France, Papa les avait fait interdire et ils étaient devenus difficiles à trouver. Il y en avait un pour lui, un pour Mina.

\*

« On ne peut pas le voir d'ici? »

— Le mont Athos? Non, mais il est à notre gauche, le long de la côte. Au bout de la péninsule, à une trentaine de kilomètres. »

Il venait de rentrer du bourg. Il lui montra les laissez-passer.

« C'est bien, dit-elle.

— Tu verras, là-bas c'est sublime. »

*Sub limes. Au-delà des limites.*

C'était l'heure bénie du café. La petite dormait dans sa chambre. Sur la terrasse, devant la mer, le vent chaud jouait dans les cheveux de la femme. Une mèche glissa sur son regard résolu. Le vit-il, un instant, se brouiller sous l'effet de la tristesse ? Il la sentait, parfois, si lointaine. Devenue ombre, elle si solaire. Ses index balayèrent ses paupières, y chassant des embryons de larmes. Ils s'étaient juré de ne jamais prononcer le mot « peur ».

Il caressa son avant-bras, où jouait le fin serpent d'or qu'il lui avait offert à la naissance d'Irène.

« Ici on est en sécurité, dit-il.

— Là-bas, Irène le sera encore plus », ajouta-t-elle en plongeant dans les siens ses yeux vert sombre, plus clairs sur les bords de l'iris. Sous l'œil gauche, une fine cicatrice cisailait sa pommette. Horizontale. Incurvée sur les bords comme un minuscule sourire. Sacha n'avait jamais réussi à en obtenir l'explication. « L'enfance », se contentait-elle de dire quand il lui demandait. Il ne demandait plus. Il imaginait plein de choses.

Il reprit :

« Irène, et nous. Nous trois, Mina. »

Il posa sa main sur la sienne. Elle la retira.

Elle recule, s'agaça-t-il. Depuis qu'on est arrivés, elle recule.

Il lui rappela que c'était son idée.

« Pour vous deux...

— Ce n'est pas ce que tu as dit quand on s'en est parlé. On avait dit "ensemble". »

Elle lui caressa la joue et d'une voix douce, mais ferme, demandant à être écoutée, et même obéie :

« S'il devait se passer quelque chose, Sacha, il faudrait de toute façon que tu l'emmènes. J'aimerais que tu me le promettes.

— Je ne partirai pas sans toi. Syméon nous planquera.

— Tu ne l'as pas vu depuis trente ans...

— J'ai confiance. Il m'a répondu aussitôt. Il nous aidera. Il l'a déjà fait, d'ailleurs : nous avons les autorisations, je te rappelle...

— Il me sera difficile de passer pour un homme.

— On a déjà parlé de ça, Mina. D'autres l'ont fait.

— Il y a si longtemps... Et puis tu sais ce qu'on disait, à Byzance : "Le moine doit être comme le sel qui, sorti de l'eau, s'évanouit au contact dissolvant de l'eau. Sorti de la femme, le moine se perd au contact de la femme." Je m'en voudrais de les dissoudre...

— Certaines ne se sont pas arrêtées à ça... »

Il en connaissait la liste par cœur.

« Autres temps, je te dis... Moins sécuritaires. Il n'y a qu'à l'âge d'Irène qu'on peut s'arranger avec les apparences.

— À ton âge aussi. Tu peux porter un masque. Tu peux te bander les seins... »

Elle leva un sourcil.

« Tu crois ça? »

Elle inspira profondément et il les regarda gonfler sa robe de lin. Ses « seins de ouf », comme il l'avait entendu dire une fois par ses étudiants de première année, alors qu'il s'était introduit dans l'amphi où elle donnait l'un de ses cours. Sacha aimait le faire de temps en temps – les portiers de la Sorbonne le connaissaient bien et le laissaient passer – et il retrouvait avec émotion la fresque néoclassique avec ses muses éthérées et les bancs de bois où ils avaient tous deux été étudiants, assistant notamment aux cours de la mère de Mina. Mina était la plus jeune, deux ans d'avance. Elle admirait sa mère qu'elle avait toujours voulu égaler. Sacha pouvait certifier que c'était chose faite. Quant à lui, il sortait désormais avec la prof. Une prof à l'allure folle et pas du tout éthérée lorsqu'elle traversait la cour pavée de la fac, si vivante et si physique sous le regard des statues de grands hommes pétrifiés dans des poses pensives, et dans des tenues qu'elle choisissait toujours avec soin. Pour Mina, l'élégance était une politesse aussi décisive que la rigueur qu'elle mettait dans ses cours. Sacha l'aurait bien vue en allégorie de l'enseignement, incarnant à merveille l'une de ses devises : *Mens sana in corpore sano*.

Du reste, ses étudiants l'adoraient. Cela s'entendait à la fin des cours et dans les cafés où ils s'attablaient, bruyants, enthousiastes, cheveux et hormones en bataille. Fantasma sorbonnicole parlant aux yeux et aux oreilles, Mina faisait tout

autant parler. Professionnelle, ne cherchant jamais la connivence avec son jeune public, passionnée et donc souvent passionnante comme devait l'être la défunte Hypatie d'Alexandrie à laquelle elle avait consacré sa thèse. Mina enseignait l'histoire en général et en particulier l'époque byzantine et la Renaissance, ce temps où la lumière avait été rallumée dans une époque obscure. Ses étudiants, stimulés par sa voix claire et affirmée, faisaient-ils le lien avec celle qu'ils traversaient ?

*Seins de ouf ?* Il ne fallait pas exagérer, se dit Sacha. Ils n'étaient pas petits, c'est vrai, mais surtout ils contrastaient avec la finesse de ses membres et de sa taille. Mina lui avait confié combien, adolescente, ils l'avaient complexée. Comme ses hanches, qu'elle trouvait trop larges, mais que Sacha, lui, aimait comme elles étaient.

Il eut soudain très envie d'elle. De tenir entre ses mains l'intégralité de ce corps enseignant. Une petite demi-heure... Plus, ce ne serait pas possible avec la petite qui dormait et se réveillait souvent sans prévenir. Ils se regardèrent et se comprirent. Était-ce ce que l'on appelle la complicité ?

Ils passèrent devant la chambre d'Irène, entrouvrirent la porte, la contemplèrent avec tendresse, écoutèrent un instant sa respiration régulière et, rassurés, gravirent l'escalier de bois blanc.

Sacha ferma la porte à clef. Mina laissa glisser sa robe à ses pieds pour se tenir nue, debout,

devant lui, en pleine lumière. Il en fit autant, sans gêne ni précipitation, le sang affluant là où il fallait, et heureux de voir que ses veines et ses nerfs répondaient à l'appel de la nudité de son épouse. Mina était la terre où désormais il s'ançrait. Quand elle le voulait bien. Elle était aussi le ciel où il aimait lire son avenir : une constellation de grains de beauté dessinait en effet un W sur sa hanche gauche. À l'envers, c'était un M. Vu de côté un E ou un B incomplet. Il l'avait lu dans tous les sens. Il repensa à sa phrase, « Il me sera difficile de passer pour un homme », et ne put s'empêcher de lui donner raison. Mais sans le lui dire. Mina s'allongea sur le dos et écarta les cuisses, ouverte à lui, et il entra là où il se sentait vraiment à sa place, là où mouraient enfin ses inquiétudes. Au comble de la douceur, au cœur de Mina dont les jambes lisses, à présent, se refermaient en se croisant sur ses reins. Ça lui avait manqué.

\*

Une certaine intimidation naît parfois avec le temps entre les corps. Censés se connaître à la perfection, ils deviennent soudain empruntés, maladroits, comme si le désir n'exultait jamais mieux que dans l'inconscience des premiers jours. Mina pouvait paralyser Sacha, mais ce n'était pas le cas à présent. La prescience du danger, sans doute, qui faisait qu'il ne se posait plus de question, tout comme elle, du moins le

pensait-il. Ils firent l'amour comme on nage, se délectant de leurs caresses fluides et des parfums salés qui maintenaient leur excitation au degré nécessaire.

Comme on nage, ou plutôt comme on plonge sous la surface, où tout est plus beau et plus intense. Contrôlant leur respiration, attentifs à la moindre sensation, au moindre signal émis par leurs corps qui, dans la profondeur de leur plaisir, subissaient des pressions de plus en plus agréables.

Comme on plonge, ou plutôt comme on se noie, avec le cœur qui cogne et l'esprit qui défaille, avant de retrouver la vie, rivés l'un à l'autre, ayant triomphé de cette mort passagère.

\*

Un cri les tira de leur torpeur. C'était leur fille. Sacha se dégagea de la jungle de leurs membres et descendit l'escalier en trombe. Les autres, déjà? Non. Juste un scorpion dans la salle de bains pavée de galets ronds, qui avait terrifié Irène alors qu'elle faisait pipi. Il porta la petite entre les bras de sa mère et se chargea de l'animal, capturé à l'aide d'un verre et d'une soucoupe glissée délicatement sous lui, toutes pinces dehors et l'abdomen menaçant. Le danger se dompte, comme la peur. Il observa un instant l'arachnide admirable de précision dans sa carapace de samouraï miniature, imaginant la piqûre et les effets destructeurs qu'elle aurait

pu avoir, puis il lui rendit sa liberté parmi les arbres odorants. Les aiguilles de pin chauffées par le soleil craquaient sous ses pieds. Il marcha, nu, jusqu'à la plage et abandonna à l'eau transparente son corps encore plein des parfums de sa femme. Il fit quelques brasses, les yeux ouverts, attentif aux formes des coquillages et aux étoiles qui tapissaient le sable clair. Pour un peu, il se serait déclaré heureux.

\*

Il y a quelques semaines, pourtant, il avait été prêt à tuer.

Mina n'était pas rentrée, et n'avait pas donné de nouvelles pour expliquer son absence.

Elle ne répondait pas. Et Sacha tombait directement sur sa messagerie.

Lorsqu'il avait enfin réussi à la joindre, deux heures plus tard, elle avait juste dit : « Je suis en bas. Je monte. »

Elle avait les traits tirés. La mine très pâle sous ses cheveux ramenés en chignon. Presque aussi pâle que le vert de son pull-over, son préféré, qui d'ordinaire faisait si bien ressortir son teint. Elle lui avait demandé un verre de vin et s'était assise sur le canapé comme une automate. Raide. Les traits marqués, jouant nerveusement avec le serpent d'or de son poignet.

Mina avait avalé une gorgée, puis une autre. Sans parler. À la troisième, elle avait semblé reprendre un peu de vie, un peu de couleur.

Ils ne l'avaient pas torturée. Pas même battue. Ils avaient juste ri. Ri, et menacé.

Il fallait qu'elle « fasse attention ».

Ils étaient venus à la fac. En plein milieu de son cours. Ils ne l'avaient pas vraiment perturbé. Ils s'étaient juste assis tout au fond de l'amphi, au dernier rang, habillés de noir, impeccables, au look assez cool, même, et en baskets. À peine plus vieux que ses étudiants.

Mais quand elle parlait, ils ricanaien.

Mina avait néanmoins poursuivi, impassible. Tenant bon sous leur regard et leurs mimiques animales.

Elle faisait cours, précisément, sur sa chère Hypatie et sa redécouverte à la Renaissance. Grâce à elle, ses étudiants voyageaient dans l'Alexandrie antique. Capitale intellectuelle du monde d'alors, légendaire par son phare et sa bibliothèque contenant, disait-on, tout le savoir humain. Mina leur avait montré, sur l'écran qui équipait l'amphithéâtre, la grande fresque de Raphaël qu'on appelle *L'école d'Athènes* où l'on voit Hypatie juste derrière Pythagore, étincelante de beauté et enveloppée dans le manteau blanc des philosophes. « Oubliée aujourd'hui, mais à l'époque immensément célèbre et surpassant, disait-on, tous les esprits de son temps. Philosophe, mais aussi astronome, mathématicienne et enseignante, surtout, passionnée par le désir de transmettre comme son père l'avait été avant elle, donnant à sa fille bien-aimée ce nom prédestiné, Hypatie, du grec *hypatos*, “vers

le plus haut”. Immensément célèbre, mais immensément gênante pour les esprits obscurs et fanatiques. Il y en a à toutes les époques... »

Ici, Mina avait ménagé une pause, et avait raconté à ses élèves la mort atroce d’Hypatie. Attaquée dans la rue, en 415, par les hommes de main de l’évêque Cyrille, entraînée dans une église, déshabillée de force et écorchée jusqu’à ce que mort s’ensuive avec des coquilles d’huître ou des tessons de poterie, on ne savait pas exactement, en grec le mot voulait dire les deux. Son corps avait ensuite été découpé en morceaux et brûlé pour qu’il n’en reste rien...

« Hypatie a été torturée et assassinée pour avoir osé transmettre ce que d’autres ne voulaient pas voir transmis : une certaine idée de la connaissance et de la liberté. Je vous remercie », avait conclu Mina. Un grand silence s’était fait dans l’amphi. Les étudiants avaient rassemblé leurs affaires, certains étaient descendus des gradins pour la saluer, et puis ils avaient tous quitté la salle.

C’est alors qu’ils lui étaient tombés dessus. D’abord intimidés par elle, et se décidant enfin. Un seul parlait, le plus âgé.

L’histoire qu’elle enseignait n’était pas l’histoire qu’il fallait enseigner. Il y avait eu de nouvelles consignes, est-ce qu’elle n’était pas au courant qu’il fallait changer son logiciel ?

Mina avait haussé les épaules :

« La Renaissance, c’est la Renaissance. Même

si je sais que c'est une période lointaine, encore plus aujourd'hui.

— La Renaissance, c'est une histoire de point de vue, avait rétorqué le plus âgé. Avec votre cours, vous offensez des gens. »

L'offense : c'était le mot à la mode. Il était apparu dans le paysage sous l'action de minorités qui s'en servaient pour dénoncer les attaques qu'elles subissaient de la part de la majorité, et avait été récupéré par la majorité qui se sentait elle aussi défiée dans son mode de vie et de pensée. Le retour de balancier avait été violent.

« Je parle des assassins d'une femme de savoir, avait répondu Mina. J'offense qui ? »

— On vous a à l'œil. Et on l'a à l'œil lui aussi.

— Qui, lui ?

— Ton mari. »

Ce tutoiement soudain. Comme une gifle. Parti de la bouche méprisante du plus jeune, profil en lame. Le plus âgé avait repris :

« Qu'il fasse gaffe, s'il veut pas qu'on lui fasse comme à Hypatie. »

Et ils avaient disparu en ricanant encore.

Sacha s'était amusé de l'expression *à l'œil* : manger *à l'œil*, baiser *à l'œil*.

« Personne ne m'aura à l'œil, avait-il dit. J'ai mon prix. Il faut le mettre. »

Mais sa femme ne voulait pas qu'il fanfaronne, ce soir-là. Il le comprit et serra longtemps ses mains dans les siennes.

Elle avait allumé une cigarette, une de ses

cigarettes toutes fines qu'elle fumait rarement. Le simple fait d'en porter une à ses lèvres pouvait être interprété avec certitude comme un signal de forte tension, rare chez ce bloc de volonté et de courage.

Sacha avait considéré l'anneau de platine qui barrait son annulaire.

Sa femme.

« Pourquoi tu ne m'as pas appelé ?

— J'avais besoin de marcher. Je me sentais salie. »

Il avait encaissé avec colère. Contre eux et contre lui. C'était sa faute.

\*

Quand les premiers signes étaient apparus, personne n'avait voulu les voir.

Le vieux rêve d'un projet européen humaniste commençait pourtant déjà à partir en lambeaux. C'était bien avant l'élection de Papa. On était alors en 2023. Sacha avait eu l'occasion de le dire dans une émission : Europe était le nom d'une princesse phénicienne kidnappée, violée sur une plage et abandonnée. Cette histoire de communauté européenne avait donc débuté sous de très mauvais auspices. Le paradoxe, c'est qu'élection après élection, le camp anti-européen avait fini par faire l'Europe, revue et corrigée en une forteresse abritant un jardin qu'il fallait préserver des barbares qui voulaient le saccager. Une deuxième Rome, ou plutôt une

deuxième Byzance – car elle serait chrétienne – qui, elle, ne tomberait pas.

Le camp anti-européen en parlait tout le temps, de l'Europe. Et année après année il en dévoyait le sens, appelant de ses vœux un continent bunker constitué de nations fortes capables de faire pièce à une Amérique désormais autocentrée, une Chine et une Russie sûres de leur supériorité morale et militaire, pour ne pas parler d'une Afrique revancharde vis-à-vis de l'Occident. Assez du droit-de-l'hommisme déraciné qui nous affaiblissait : les guerres n'appartenaient plus au passé. D'ailleurs, n'était-ce pas un signe que l'Europe ait adopté le drapeau bleu, couleur de la Vierge, avec douze étoiles renvoyant évidemment à la couronne de Marie dans l'Apocalypse de Jean ? « Un signe grandiose apparut dans le ciel : une Femme, sur la tête une couronne de douze étoiles », avait cité l'un des hommes de « Papa », qu'on commençait juste à découvrir. L'Europe était chrétienne et il s'agissait de s'en rendre compte : ce drapeau, après l'avoir conspué, les anti-Européens se l'étaient accaparé. Une association d'États forts, voilà ce qu'il nous fallait !

Quelques foyers d'étrangers avaient brûlé. Cela arrivait. Ces gens-là après tout étaient bien imprévoyants. Ils avaient dû faire un feu dans leurs gourbis pour se chauffer, comme dans le désert d'où ils venaient ? Bien sûr que les images étaient dures, particulièrement celle de

cette femme hurlant à la fenêtre, son bébé dans les bras, avant de disparaître avec lui dans les flammes, happée par une vague de feu... Mais pouvait-on vraiment en vouloir aux pompiers d'être arrivés si tard, avec tout ce qu'il y avait à faire dans ce pays, et ces voitures qui brûlaient sans arrêt en banlieue et désormais en centre-ville? Et puis ça avait été une discothèque gay, mais que voulez-vous, avec ces jouisseurs drogués, l'accident n'était jamais loin... Et puis les locaux d'une maison d'édition ouvertement féministe, avec tous leurs stocks. Et puis, et puis... c'était une bibliothèque de quartier qui avait pris feu. Puis deux, puis dix. Mais bon, le vieux papier, faut bien que ça finisse par cramer. On rachèterait d'autres livres, et puis au moins, comme ça, les virus qui se nichaient entre leurs vieilles pages avaient été éliminés. À la télévision, les éditorialistes avaient toujours une explication, comme s'ils ne voulaient pas voir, ou comme si l'époque avait déjà changé. C'était « des choses qui arrivent ». Et à l'échelle des catastrophes du monde, les nouvelles tensions entre la Chine et les États-Unis, le pacte signé entre la Russie et la Turquie, et le terrorisme toujours à l'œuvre, « niché dans les replis de la société », c'était « de la roupie de sansonnet » comme l'avait dit un commentateur porté sur les expressions désuètes. Une expression revenait : « Il n'y a pas mort d'homme. » La femme et son bébé étaient pourtant bien morts, et sous

les yeux de tous. Négligeable? Il y en eut une nouvelle, de mort.

\*

Elle fut d'abord symbolique. Un professeur d'université, jusque-là célèbre, admiré, aimé même, pour sa culture et sa pondération, un des derniers intellectuels qui avaient encore le courage d'affronter le climat délétère, s'était fait tailler en pièces sur un plateau. Qu'avait-il osé dire? Que la haine « des élites », comme on le disait, allait trop loin, qu'on en avait besoin, d'« élites », que c'était même la tradition et l'honneur du pays, et que cette façon de chercher des boucs émissaires à la crise était indigne de son histoire, indigne de l'Histoire tout court, dont nous devrions nous souvenir. Qu'à la crise économique et politique s'ajoutait une crise morale et... Le vieux professeur, blême d'émotion, s'était arrêté pour faire référence à un grand écrivain d'il y a deux siècles : « Qu'est-ce que la douleur physique près de la douleur morale! »

Son principal adversaire, sur le plateau, était un jeune cadre de « La Famille », comme se faisait appeler le parti d'Alexandre S., alias « Papa », et dont la mise en orbite, on le sentait, était imminente. Le jeune homme, en costume élégant, avait d'abord ricané. C'était devenu la mimique de l'époque, le ricanement : cela évitait d'avoir à argumenter et puis, tous vos amis

comprenaient immédiatement. Malsaine connivence devenue exercice obligé.

Se départissant de son sourire en coin, alors que le professeur assénait une autre citation, assez belle, d'ailleurs – « Pour pouvoir se donner, il faut encore s'appartenir » – et complétée par l'observation que le pays, précisément, ne s'appartenait plus, le jeune cadre de La Famille avait brusquement émis un soupir d'exaspération qui avait saisi le plateau. Et lâché une rafale de phrases qui l'avait plongé dans le silence : « Vous savez, on en a assez, de vos leçons, vous les professeurs ! En fait, on ne veut plus de professeurs ! On n'a plus l'âge d'avoir des professeurs ! Alors fermez-la, s'il vous plaît. » L'animateur, sentant que le vent avait tourné, n'avait rien osé dire, détournant le regard que cherchait le professeur. Le napalm des réseaux sociaux avait fait le reste. « Fermez-la, s'il vous plaît », simplifié en *#fermezla*, était devenu le slogan à la mode, son hashtag triomphant.

Le désir d'un « vrai chef » dominait depuis longtemps les sondages. Et comme les citoyens les plus raisonnables désertaient les isoloirs, Papa, ainsi qu'on l'appelait affectueusement, avait remporté les élections présidentielles de 2027 en faisant passer avec une maestria remarquable, comme dans de nombreux pays européens, le message suivant : le temps était venu de la réappropriation du pays par des gens qui l'aimaient vraiment. Qui lui voulaient du « bien ». Et qui en recevraient, symétriquement,

autant de lui. Les autres? Qu'ils la ferment. Et s'ils ne comprenaient pas, tant pis pour eux.

Le vieux professeur, moqué à la télévision et achevé par les réseaux, avait voulu réagir. En publiant un long texte dans la presse (ou ce qu'il en restait). Le soir de la publication, vaguement soutenue par l'opposition (ou ce qu'il en restait), alors qu'il rentrait chez lui dans un quartier jusque-là tranquille, quelques excités avaient voulu lui « faire les poches », selon les mots du président de l'université où enseignait le professeur. Et malheureusement, « au lieu de céder », le vieux professeur avait voulu se défendre... Qu'on se rassure, « ses jours n'étaient pas en danger ».

« Aucun rapport avec son opposition à La Famille? avait demandé le journaliste qui l'interviewait à la radio.

— Aucun rapport. Il s'agissait de simples délinquants, il y en a encore trop dans ce pays », avait conclu le président de cette université, la plus célèbre, multiséculaire, du pays.

C'était peut-être, après tout, sans rapport.

Mais le professeur n'avait plus jamais reparlé à la télévision : il s'était suicidé. Les réseaux avaient évoqué des « problèmes » avec un de ses élèves. Et après un bref répit, la chasse aux représentants de l'« élitisme », auquel on ajoutait l'adjectif « mondialiste », bref à ces gens qui n'aimaient pas leur pays, avait pu commencer.

Pouvait-on parler d'une dictature ? Non. D'un régime autoritaire ? Oui, mais d'une autorité plébiscitée par les citoyens, rassurés par cette « tyrannie douce », comme l'avait dit un certain Tocqueville il y a des siècles. Et les gens en redemandaient. En apparence, ils étaient libres. Les restaurants et les cafés étaient ouverts et l'on circulait à sa guise, du moins quand on n'était pas étranger, et à condition d'avoir son ordiphone en poche. Car on devait pouvoir vous joindre à tout moment, *c'était pour votre bien*. L'application obligatoirement téléchargeable avait été conçue pendant la dernière vague d'épidémie. Les gens ne s'en plaignaient pas puisque *c'était pour leur bien*.

« Il faut parfois moins de liberté pour préserver la liberté », avait énoncé Papa. Une phrase qui avait sidéré Sacha, mais qui était passée toute seule. Dans un monde instable, il fallait mieux qu'un capitaine : un protecteur. « L'homme est un loup pour l'homme », disait encore Papa, citant Hobbes sans le préciser, « mais l'État est son berger ».

La crise sanitaire puis la crise économique qui avait suivi les nouveaux conflits aux portes de l'Europe avaient donné des ailes à la peur, et tué dans l'œuf les manifestations pour l'égalité des droits, des peaux, des cultures. « Tout le monde demande des droits : je demande des devoirs », ajoutait Papa. On avait applaudi.

Quoi de choquant ? L'heure était à la prudence, à l'autocensure. Pourquoi faire des vagues ou remettre en cause le rempart que nous offrait l'État ?

Un nouveau mouvement de femmes était né, baptisé SEMEN. En latin, « la semence ». Elles multipliaient les actions coups-de-poing, seins nus et triomphants, mais d'une chair gonflée de lait où s'abouchaient les bébés avec lequel elles manifestaient. Parfois, même, deux bébés, un sur chaque sein, à l'image de la fondatrice du mouvement, Blanche Blanchard, une ancienne monitrice d'auto-école aux biceps et à la gorge impressionnants, mère de six enfants, devenue youtubeuse star sous le nom de Génitrix. Les SEMEN, natalistes et « familialistes », ciblaient les lieux restés rétifs à cette tyrannie douce. Dernièrement, un théâtre qui donnait une pièce sur le désir adultère et une galerie d'art où performait une artiste conceptuelle. Elle dévorait une banane de toutes les manières possibles, y compris les plus suggestives, et avait intitulé son œuvre : *Y a pas de mal à ça*. La galerie avait reçu la visite, ou plutôt le déferlement des SEMEN, dûment relayée dans les médias nationaux et sur les réseaux. Il faut dire que cela faisait de belles images, cette marée maternelle, morale et lactée, qui criait, en chœur : « Assez d'offenses ! »

L'idée même de culture ne voulait plus rien dire. Sauf quand on parlait des légumes. Certains artistes reconnus, écoeurés par la situation,

avaient migré dans les pays voisins. Qui eux-mêmes étaient en voie de « papaisation » comme l'avait un jour déclaré Sacha, s'attirant encore une fois des seaux de haine, pour ne pas dire autre chose, sur les réseaux.

\*

Oui, ces cinq dernières années tout s'était délité à une vitesse incroyable. Sacha ne reconnaissait plus le pays dans lequel il avait grandi. Celui qui célébrait la lecture des grands textes, l'esprit critique, l'engagement ou la beauté. Il semblait avoir été balayé par une immense coulée de boue. Mais une boue confortable, qui tenait chaud, et dans laquelle certains organismes prospéraient avec gourmandise. Ceux qui piétinaient le mieux le sens de l'honneur et de la cohérence, et qui n'étaient jamais contre un reniement s'il était nécessaire à leur survie ou à leur profit. Dire le contraire de ce qu'on avait dit la veille était la preuve d'une grande faculté d'adaptation. La vérité n'existait pas. Il n'y avait que des perceptions. Et les plus virales, les mieux martelées triomphaient dans un monde de rumeurs où plus personne ne partageait le même réel, chacun ayant désormais, plus ou moins, le sien.

Pour réussir son ascension, Papa s'était d'ailleurs appuyé sur une solide armée numérique, et gare à celles et ceux qui dénonçaient des « fake news » ! Papa l'assurait : il s'agissait,

# Christophe Ono-dit-Biot

## Trouver refuge

« — Trouver refuge contre quoi, papa ?

La question l'embarrasse. Alors il esquive.

— La laideur du monde. »

Tout est allé très vite : d'abord des gestes d'intimidation, puis des menaces directes. Sacha doit fuir la France avec sa fille de neuf ans et sa femme, Mina. Ensemble, ils s'appêtent à trouver refuge sur le mont Athos, presque île secrète de Grèce. Mais, brutalement séparé de Mina, Sacha embarque seul avec sa fille. Tandis que, dans cet Éden bordé par la Méditerranée, il veille sur elle, Mina tente l'impossible pour sauver sa famille que le danger guette à tout instant.

Ode lumineuse à la transmission d'un père à sa fille, bouleversant portrait de femme, ce roman est une invitation à embrasser la nature et la beauté du monde.

« Un roman tendre, intime, épique. »

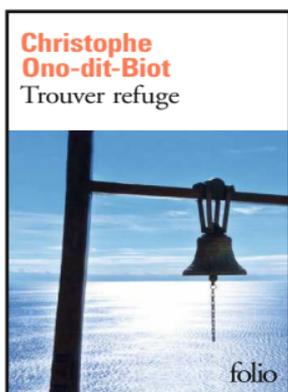
Nathalie Dupuis, *Elle*

« Riche, passionnant, porté par une écriture ample, sensuelle comme les amants qui en sont les protagonistes. »

Étienne de Montety, *Le Figaro littéraire*

folio

folio-lesite.fr



Trouver refuge  
**Christophe Ono-dit-Biot**

Cette édition électronique du livre  
*Trouver refuge* de Christophe Ono-Dit-Biot  
a été réalisée le 5 décembre 2023  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782073044938 - Numéro d'édition : 618225).

Code Sodis : Q01822 - ISBN : 9782073044969.

Numéro d'édition : 618228.